

parce qu'il connaît les douceurs de la vie de famille, et parce que dans le nombre des occupations qui on de l'attrait pour lui, il en est toujours de sédentaires, bien plus qu'il n'en faut pour occuper quelques heures de la journée ; et s'il a autrefois habité les villes, il ne lui arrivera certes jamais d'en regretter ni les longues et bruyantes soirées, ni les parties de jeu, les spectacles ou les fêtes qui les occupent.

Il est horticulteur, agriculteur ou planteur, car, à la campagne, malheur à qui ne sait pas se faire une occupation qui l'intéresse. Au retour de ses courses du matin, il ne tarde guère à sentir qu'il s'est déjà écoulé longtemps depuis le déjeuner qu'il a pris avant de sortir ; il dîne à midi, et il trouve bien rarement qu'il soit encore trop tôt ; ayant pris son repas en même temps que ses valets et ses ouvriers, aucune heure de la journée n'est morte pour la surveillance des travaux qu'il fait exécuter. Lorsqu'il revient des champs avec les gros souliers ferrés qui sont sa chaussure favorite, parce qu'elle est la plus commode à la campagne, dès que les pieds s'y sont habitués, il rentre chez lui librement et sans craindre, et y amène ses amis crottés comme lui, parce qu'il n'y trouve pas des parquets cirés que la maîtresse de la maison tremble de voir salir, et sur lesquels l'homme qui à le malheur de porter des clous sous ses semelles, est aussi gêné que l'est avec des souliers de ville, celui qui veut traverser les guérets ou les chemins boueux ou pierreux de la campagne. Ses vêtements sont ceux qui lui conviennent le mieux pour ses occupations de tous les jours, et il visite ses voisins vêtu comme il se trouve, parce qu'une vaine étiquette ne vient point se mêler à ses relations amicales : il vit heureux, parce qu'autour de lui, tout est en harmonie avec les circonstances dans lesquelles se passe sa vie de chaque jour. Les mœurs rurales, telles que je viens de les décrire, étaient celles de nos pères, et ce n'était ni le hasard ni le caprice qui les avaient faites, mais elles résultaient de la nature même des choses. Dans la migration des propriétaires vers les villes, ils y portèrent d'abord ces mœurs, spécialement en ce qui regarde la distribution des journées par les repas, qui en forment la division naturelle : on ne tarda pas de s'apercevoir que dans la vie urbaine, une autre distribution du temps est beaucoup plus commode et plus appropriée aux besoins des affaires et aux jouissances des individus ; mais comme rien n'est changé dans les éléments de la vie rurale, qui sont à peu près les mêmes dans tous les temps, il faudra bien que ceux qui veulent vivre heureux dans cette position, reviennent à des mœurs plus conformes à toutes les circonstances qui les en-

tourent. En effet, le séjour de la campagne entraîne pour ceux qui ne savent pas y conformer leurs habitudes, tant de gêne et de contrainte de tous les instants, que l'on ne doit pas être surpris qu'il existe toujours chez eux une tendance à se rapprocher des lieux où les circonstances sociales seront en harmonie avec la manière de vivre qu'ils ont contractée ; et je ne crains pas d'affirmer que nul ne saura apprécier les douceurs de la campagne, s'il n'a pas le courage de rompre franchement et sans concession avec les habitudes créées par les mœurs de la ville.

Il est facile de prévoir que, sous l'empire de nos nouvelles institutions, la vie rurale reprendra ses droits à la considération, dans la classe des propriétaires aisés : du moment que les populations ont aussi des places ou des faveurs à décerner, on sera plus disposé à se rapprocher d'elles ; d'ailleurs nous touchons sans doute aux temps où les emplois salariés de l'Etat qui fixent tant de propriétaires dans les villes, ne seront plus considérés comme un genre particulier de fortune, pour lequel tous les hommes des classes élevées de la société doivent abandonner les soins qu'ils pourraient apporter à leur propre patrioisme. On rencontre encore au temps où nous sommes quelques familles où l'on refuse d'accorder une riche héritière à un prétendant, à moins qu'il ne soit pourvu d'une place ; mais ce préjugé s'éteint tous les jours, et tous les hommes éclairés conçoivent très-bien aujourd'hui que les soins qu'un propriétaire apporte à l'amélioration de ses domaines, forment une occupation tout aussi honorable et souvent plus lucrative que des fonctions publiques salariées. Ce retour de l'opinion tendra certainement à déraciner ce préjugé si funeste à la vie rurale, qui attache une espèce de point d'honneur à imiter d'aussi près qu'on le peut, dans le séjour de la campagne, les habitudes et les mœurs de la vie urbaine. La nouvelle situation de la société est bien faite, d'un autre côté, pour écarter le principal motif de répugnance qui pourrait éloigner de la vie des champs les hommes dont l'intelligence a besoin de se tenir au niveau de la population des villes, dans toutes les branches de connaissances, et de ne pas rester en arrière du mouvement intellectuel de la civilisation. Autrefois, la vie de la campagne était une vie d'isolement et presque d'ignorance forcée ; aujourd'hui, au moyen de la rapidité des communications de tout genre, au moyen des publications qui se répandent chaque jour sur toute la surface du territoire, tout homme peut, du point le plus reculé, se tenir au niveau des lumières de l'époque, avec autant de facilité que celui qui habite une grande ville. S'il reste

en arrière, un espace de quelques jours fera toute la différence.

Influence de la femme. Défaut dans son éducation

Cependant on ne peut se dissimuler que le retour aux habitudes de la campagne sera lent parmi nous ; et il est facile de prévoir que le principal obstacle se trouvera dans l'éducation que reçoivent les femmes parmi les propriétaires qui jouissent de quelque aisance : cette éducation est encore la suite de la tendance qui a porté jusqu'ici cette classe de la société vers la résidence des villes : si l'on habite encore la campagne, on forme du moins le désir de rendre sa fille digne de tenir une place dans la société des villes, parce qu'on croit lui faire monter ainsi un degré de l'échelle sociale : souvent l'éducation d'une jeune personne est un motif pour une famille, d'aller fixer sa résidence à la ville ; et si des circonstances s'y opposent, on la place dans un pensionnat où elle sera façonnée au ton de la bonne société, c'est-à-dire à toutes les habitudes urbaines : des talents agréables, qui lui seront de la plus complète inutilité dès qu'elle sera épouse et mère, même si sa résidence se trouve fixée à la ville ; des goûts et des habitudes qui tendent à la détourner à jamais de la vie rurale, voilà à peu près tout ce que recueille une jeune personne de son éducation, au lieu d'y avoir puisé les connaissances, les habitudes et les goûts qui pourraient lui faire trouver tant de charmes dans les soins de famille et de ménage, qui doivent remplir toute la vie de l'épouse d'un propriétaire qui habite la campagne.

On trouve très-fréquemment chez les hommes, surtout lorsqu'ils ont dépassé l'âge de la jeunesse, une tendance à quitter l'habitation des villes pour se fixer à la campagne, et dès qu'ils ont pu comparer la masse de jouissances que l'on peut espérer dans l'une et dans l'autre position, il est bien rare qu'ils soient disposés à regretter le séjour des villes ; peu d'entre eux hésiteraient même à adopter franchement les mœurs et les habitudes auxquelles ils sentent bientôt qu'est attaché le bonheur de la vie rurale : mais celui d'entre eux qui serait disposé à le faire, trouve ordinairement une résistance presque invincible dans la répugnance de son épouse, de sa fille ou de sa mère. Une femme vertueuse consentira quelquefois avec plaisir à voir fixer à la campagne la résidence de sa famille ; mais dîner à midi, voir son mari en blouse, renoncer à ses parquets cirés, admettre à sa table des voisins dans le costume des champs, ce sont là des choses dont la seule idée ferait glacer tout son sang dans ses veines. Un changement radical dans le système de l'éducation des femmes est donc